

L'AFRIQUE SANS FLEUR

J'ai été frappé de ce que j'ai pu voir en Indonésie, non seulement par l'insolite richesse des spectacles (bien que je l'ai déjà connu alors d'autres régions d'Asie, riches comme l'Europe, de leur propre culture florale), mais surtout par l'extrême contraste qu'ils présentaient avec l'Afrique de l'Ouest. J'ai assisté à de nombreuses cérémonies africaines, j'ai vu des nourritures crues et cuites déposées en offrandes sur d'innombrables autels. Mais de fleurs, jamais. Jamais non plus de fleurs cultivées autour des maisons, ni dans les champs. Dans le cadre de l'habitat traditionnel, j'en ai vu une seule fois, seulement à Domongo (au Gonja) ; c'était une plante grimpante à fleurs bleues, dans le «patio» de la maison d'un négociant musulman qui avait beaucoup voyagé. Il est certain que l'Islam a développé une culture florale — tout au moins en Asie, en Méditerranée, et, dans une certaine mesure, en Afrique de l'Est. John Middleton remarque que les Souahili de Lamu, dans les régions côtières de l'Afrique de l'Est, font pousser des roses rouges et du jasmin. Mais leur culture a fortement subi l'influence de l'Islam, de l'Inde et de l'Indonésie.

En général, les peuples d'Afrique ne cultivent pas de fleurs domestiques ; pas plus qu'ils ne font un usage important des fleurs sauvages dans leurs cultes, leurs offrandes ou la parure de leur corps. C'est compréhensible, car, comme je l'indiquais plus haut (en parlant du culte), l'homme donne aux dieux la meilleure part de ce qu'il donne à son semblable : dans le christianisme, le pain et le vin sont la base de la vie profane et religieuse, en Proche-Orient en tout cas, lieu de naissance de cette religion ; mais ce qui est plus surprenant, c'est que les fleurs domestiques ou sauvages, tiennent une si faible part dans la décoration, dans l'expression artistique. Je n'ai pas fait, sans doute, le tour de toutes les formes d'arts graphiques de l'Afrique, mais il est certain que je n'y ai rencontré que très peu de fleurs. La sculpture africaine n'en offre aucun exemple ; il y a cinq motifs de décoration inspirée de fleurs, sur les plaques de bronze du Bénin, et d'autres motifs semblables, «abstraits» sur certains ustensiles de

cuivre mauresques ou égyptiens, introduits en Afrique par le Sud du Sahara, depuis presque mille ans. Mais ces «rosaces», de tradition islamique, donnent le change d'une représentation florale fondamentalement rejetée. Un rejet plutôt qu'une image.

Qu'en est-il des arts du langage ? Connaît-on en Afrique l'équivalent des innombrables références aux fleurs et à leur symbolique que l'on trouve dans la poésie chinoise depuis les temps les plus anciens, comme dans les littératures indienne, arabe et européenne ? Dans le mythe du Bagré, sur lequel j'ai travaillé pendant des années et recueilli plusieurs versions parmi les Lodaga du Ghana, on y ignore l'usage des fleurs, presque totalement, — en tout cas dans le sens où les Européens comprennent ce terme. On y retrouve quelques références limitées aux fleurs comme signes annonciateurs de la récolte — un thème sur lequel je reviendrai. De la même manière que l'absence de toute image visuelle de plantes contraste fortement avec la tradition de la nature morte dans la peinture hollandaise, de même la rareté des références verbales s'oppose au poème de Wordsworth «The Daffodils» (les jonquilles) ou aux oeuvres de Clare et, d'une façon complètement différente, à l'oeuvre de Baudelaire et aux images que Shakespeare évoque dans le dialogue d'Ophélie devenue folle, sans oublier les innombrables références concernant les fleurs dans la poésie asiatique.

Quand ce contraste saisissant m'est apparu la première fois, j'ai voulu consulter d'autres africanistes pour savoir si leur expérience rejoignait la mienne. J'ai aussi eu la possibilité de discuter ce problème concernant les fleurs, avec l'ethnologue japonais, Junzo Kawada, qui travaillait chez les Mossi du Tenkodogo en Burkina Faso. Il avait remarqué que le chef local était profondément surpris par toute investigation sur ce sujet, et Kawada en avait conclu que sa réponse, ainsi que celle d'autres, était due à un manque d'intérêt général pour la beauté naturelle, pour elle-même, ce qui ne signifie en aucun cas, qu'il y ait une absence d'intérêt pour la nature en Afrique, car celle-ci fut toujours une préoccupation intense, dans son état sauvage comme dans l'entreprise de sa domesti-

cation. Mais ce n'est pas un intérêt pour les fleurs en tant que telles, qui n'interviennent que fort peu sur le cours de la vie et des travaux des hommes. Cela ne veut évidemment pas dire qu'une esthétique ne se soit pas développée, mais que dans les arts du langage comme dans les arts plastiques, l'intérêt est centré sur les hommes et les animaux plutôt que sur la nature inanimée. De plus, mais j'introduis ici un thème qui sera développé plus loin, il est possible que dans son cas, le chef Mossi de Tenkodogo ait compris cette attention pour les fleurs, comme une faiblesse morale, comme cela paraîtrait à d'autres contemplant le combat permanent de l'Afrique contre la faim et la famine. Cette attention pouvait être alors la preuve d'un sens moral déplacé.

Ce contraste ne se limite pas à Bali et à l'Afrique. Si Bali représente la culture florale la plus poussée de l'Asie et de l'Europe, on pourrait y comparer la Chine, le Japon, l'Inde et le Proche-Orient, et même dire que ces pays sont plus développés. Ces sociétés étaient celles qui avaient participé à l'expérience de la révolution agricole et urbaine de l'Âge de Bronze ; l'utilisation de la charrue avec l'énergie animale permit à une agriculture intensive de se développer ; la production de surplus fut rendue possible et les métiers spécialisés prirent leur essor dans les villes (qu'ils soient associés aux besoins de la cour ou du commerce). L'horticulture intensive se transforma en une production esthétique autant qu'utilitaire : il fallait pourvoir, dans les villes, au goût de luxe pour les fleurs utilisées soit comme décoration, soit comme offrandes pour les dieux. En Afrique, de telles offrandes, qu'elles soient pour les hommes ou pour les dieux, prennent la forme de nourriture (crue ou cuite, liquide ou solide) ou de sacrifice d'animaux, mais en Asie, il n'est pas rare que les fleurs soient, expressément, le substitut de tels sacrifices, dans les communautés avec un «haut» comportement religieux qui interdit aux humains de consommer de la viande.

POURQUOI UNE AFRIQUE SANS FLEURS ?

Me rendant compte de ces notions variées et de leurs usages, je me posais une première question : pourquoi les fleurs jouent-elles un si petit rôle dans la vie africaine, et pourquoi ont-elles un rôle si important en Asie et en Europe ? Cette question pourrait nous amener à d'autres différences, qui m'ont autrefois préoccupé, sur le sujet de la cuisine et des arts culinaires, mais aussi dans d'autres domaines, entre l'Afrique et les civilisations principales eurasiatiques. La cuisine africaine est peu variée, son élaboration limitée : elle n'a guère les moyens d'une «haute» cuisine. Les cultures africaines sont relativement homogènes de ce point de vue, y compris dans les sociétés les plus stratifiées. Ce ne fut certainement pas le cas en Europe et en Asie, où les différentes classes sociales se sont toujours nourries (comme elles se sont mariées) en autarcie, avec leur vaisselle, leurs aliments, leur art culinaire, leur manière de table et leurs rites sociaux ; chacun avait sa place bien ordonnée dans le système de consommation comme dans celui de la production, dans la vie culturelle comme dans la vie sociale (pour utiliser cette opposition peu satisfaisante). Je tends à expliquer cette différence considérable entre les continents européen et asiatique d'une part et africain de l'autre par la nature des systèmes sociaux respectifs et plus précisément de la relation entre les «classes» sociales. Dans la plupart des pays d'Afrique, les mariages étaient souvent conclus entre les membres de groupes sociaux distincts, qui ne constituaient donc pas des microcultures autonomes, pas plus qu'ils n'élaboraient un art culinaire spécifique. Dans une civilisation largement dominée par la technique de la houe et largement dépourvue des acquis majeurs de l'âge de bronze, la différenciation des individus et des groupes ne passait essentiellement ni par la propriété des moyens de production, ni par une hiérarchisation des rapports sociaux-économiques liée à la nature du processus de production. En outre, l'absence de l'écriture, excepté dans l'Afrique islamique, réduisait la possibilité d'une distinction sociale par les niveaux de langage ... entre les gens de lettres et les

autres. Dans ces conditions, il n'y avait pas de place pour des goûts de luxe.

Mais si cet argument est valable pour la culture et la domestication des fleurs, pourquoi donc l'Afrique éviterait-elle l'usage des fleurs sauvages ? Des études écologiques suggèrent que celles-ci sont moins abondantes en Afrique que dans les autres continents. Est-ce aussi parce que la valeur réelle de la fleur est dans son avenir, c'est-à-dire son fruit, plutôt que dans son présent, qui est la fleur ? ; sa valeur est dans ce qu'elle sera et non dans ce qu'elle est : ce qui intéresse donc les humains dans le monde des plantes n'est pas spécifiquement la fleur même si elle produit le fruit mais les feuilles, les racines, l'écorce, tous les attributs d'un arbre.

Certains aspects de l'intérêt qu'on porte à la nature justifient qu'on soit circonspect : n'est-il pas courant de voir se manifester chez ceux qui cultivent les fleurs domestiques un souci à l'égard des variétés sauvages, non seulement parce que c'est le résultat d'une réaction entre les deux, ou même d'une opposition entre l'urbain et le rural, mais aussi parce que le sauvage représente la source ultime des plantes de jardin. Cette notion d'opposition soulève une autre éventualité : Y aurait-il un rejet implicite des fleurs sauvages plutôt que tout simplement de la négligence ?

J'avais déjà fait cette suggestion à propos de l'expérience de Kawada avec les Mossis, et je pose ici la question pour attirer l'attention sur le rejet occasionnel des fleurs domestiquées dans les cultures européenne et asiatique où elles auraient pu exister. Nous avons trouvé dans la culture juive, un refus d'utiliser des fleurs. Comme nous savons, la représentation des choses naturelles, fleurs incluses, n'était pas encouragée dans cette culture, en partie parce que c'était tenter d'imiter l'acte unique de Dieu : la création du monde. Les fleurs elles-mêmes ne tenaient aucun rôle dans le culte : on les rejetait parce que c'était les autres religions qui, par exemple, suspendaient des guirlandes de fleurs autour du Veau d'Or ; on ne devait offrir que des prières au Dieu unique, car il avait tout créé et ne désirait rien de sa création, à part de la fidéli-

té. Donner des fleurs aux morts était également interdit. Les cimetières juifs d'aujourd'hui sont dépourvus de fleurs, que ce soit à Prague ou à Hong Kong, même pour les funérailles. On ne place sur la pierre tombale que des cailloux.

On trouve des attitudes semblables en Islam sauf que dans le contexte séculaire (en opposition au contexte religieux), les représentations ont été admises. Dans les premiers temps de la Chrétienté, l'usage des fleurs était là aussi identifié aux cultes païens des Romains et des Grecs, chez qui les fleurs étaient utilisées en conjonction avec le sacrifice, et non comme substitut. Dans d'autres contextes, les fleurs sont interdites pour des raisons différentes ; elles étaient le témoignage d'un goût pour le luxe ce qui était fortuit et distrayait des choses plus importantes. C'était non seulement l'opinion austère des premiers pères de l'Eglise, mais aussi celui des Romains moralistes qui jugeaient l'utilisation des fleurs comme une menace pour la culture romaine, comparable aux autres luxes débilitants venant de l'Orient, tels que les soies, les épices, les parfums. La culture forcée dans les serres était particulièrement critiquée pour des raisons écologiques, sous prétexte que le manque de saisons maintenait le goût de luxe ... D'ailleurs, on avait en grande partie, importé le luxe de l'Orient. Le résultat fut, en Europe, un grand déclin de la culture des fleurs. On peut s'en rendre compte en examinant le diagramme de Joseph Needham, dans lequel il suggère qu'au 4^e siècle av. J.C., le nombre de plantes connues et inventoriées dans les traités de botanique et autres, était à peu près le même en Chine et en Europe (Theophrastus). Après cette date, l'Europe montra un déclin radical, qui n'eût jamais lieu en Chine malgré les invasions barbares. Pourtant, il est aussi remarquable que le rejet des fleurs par les premiers chrétiens ait comporté une ambivalence concernant les icônes (les arts visuels), ainsi que les représentations dramatiques (arts de la scène). Ce n'était pas totalement du luxe mais une imitation.

Il y eut, bien sûr, un retour lent en Europe, d'abord dans l'utilisation des fleurs (et dans d'autres éléments) grâce plus spécialement à une reconnaissance économique et aux in-

fluences orientales du 12^e siècle ; puis grâce aux botanistes allemands qui, au 15^e siècle, les incorporèrent dans les gravures sur bois et dans la peinture, déclenchant ainsi les nouveaux systèmes de connaissance, avec lesquels l'Europe surpassa, éventuellement, la Chine. En dépit de cela, il y eut certains aspects de la culture des fleurs, qui continuèrent à se tourner en arrière vers l'ancien refus, vers les ambivalences «puritaines». En effet, au 16^e siècle, les éléments radicaux de la Réforme bannirent les icônes des églises, et même, dans certains cas, des maisons (sauf quand leur usage en était éducatif) et découragèrent l'utilisation des fleurs dans le culte et les funérailles — en partie pour des raisons théologiques, en partie parce qu'elles étaient l'image prodigue du luxe. Encore aujourd'hui, il y a un contraste saisissant entre l'usage des fleurs dans les cimetières américains (de la nouvelle Angleterre plus précisément) et ceux de l'Italie et du Japon.

LES FLEURS EN EUROPE

Puisque j'écris pour la revue d'un centre d'études européen, je voudrais me concentrer sur cette région. Je voudrais commencer par faire les deux points suivants :

Premièrement, il y a le contraste de l'Afrique Noire avec la culture des fleurs. Deuxièmement, le fait est qu'à certaines époques de l'Histoire, certaines sociétés (ou certains groupes), ont proscrit l'horticulture esthétique, même lorsque les conditions économiques en permettaient la pratique. Existerait-il donc une tension, et une ambivalence, en ce qui concerne l'usage des fleurs ?

La culture des fleurs prospéra dans l'Antiquité, au Moyen-Orient. C'est en Asie Occidentale que le «jardin» évolua ; c'était un enclos muré et arrosé qui était situé au milieu d'un endroit sec ; les arbres et les plantes y étaient protégés et admirés. Quelques fois, il y avait aussi des animaux qui étaient élevés pour la chasse des princes et de leurs compagnons. Ces jardins furent l'ancêtre du clos persan qui nous donna le mot «paradis».

En Egypte, il y avait aussi des jardins irrigués autour des temples et ailleurs. Ce fut le berceau des fleurs cultivées tel le lotus, ou nénuphar, qui devint le symbole de la beauté naissant de la boue ainsi qu'un des motifs principaux dans l'architecture dans laquelle les colonnes assemblaient des gerbes de papyrus liées avec des chapiteaux formés de fleurs de lotus. Sur les parois des tombeaux on voit des femmes à qui des domestiques donnent des fleurs de lotus qu'elles fixent derrière leur oreille. Dans ces tombeaux, il y avait les restes de plusieurs variétés de plantes qu'on utilisait pour fabriquer des couronnes et guirlandes. Ces guirlandes étaient vendues dans la rue par «les faiseurs de guirlandes», comme on en voit encore en Inde aujourd'hui.

Un tel approvisionnement de fleurs ne pouvait pas venir uniquement de jardins privés ; il fallait une industrie horticole, celle-ci se développa autour d'Alexandrie dans le delta du Nil, ainsi que la culture des roses et d'autres produits méditerranéens. Cette industrie réussit tellement bien, qu'après la conquête de l'Egypte par les Romains, un commerce considérable se développa avec Rome ; l'usage intensif de fleurs avait atteint de telles proportions que les Romains ne dépendaient plus de leur production locale, mais avait besoin d'une importation venant d'Outre-Mer. A Rome, les fleurs étaient utilisées dans les banquets pour les invités, comme en Egypte. Durant l'un de ces fameux banquets, le jeune empereur Héliogabalus fit submerger ses invités par une pluie de pétales de roses qui tomba tout à coup du plafond. Afin de pouvoir offrir des roses aux Morts, on plantait des rosiers autour des tombes ; pour les grandes fêtes, comme celles de Floralia et de Rosalia, les assistants portaient couronnes et guirlandes et répandaient des pétales de fleurs devant les processions. Pour les sacrifices, le prêtre, la statue du Dieu, ainsi que l'offrande (si elle était vivante), étaient parés de guirlandes de fleurs. Tertullien raconte l'histoire suivante, à propos d'un soldat romain : «qui, en tant que chrétien, refusa de coiffer une couronne de lauriers pour la mort de l'empereur Septième Sévère ; il fut arrêté et jeté en prison».

De tels moeurs étaient, comme ailleurs, considérés inutiles et excessifs, d'un luxe dépravé. Ces objections, exprimées par les moralistes et les satiristes romains, condamnaient le comportement licencieux de Héliogabalus, ainsi que les importations de marchandises venant de l'Orient, telles les fleurs et leurs essences (les parfums) : elles étaient non seulement coûteuses, mais elles nuisaient à l'économie romaine, ramollissant le caractère des guerriers et détérioraient leur moral.

C'était là des réactions séculaires, «philosophiques», concernant la culture des fleurs dont l'une des facettes était la hiérarchie. Le lotus des pharaons, les roses des banquets impériaux, représentaient le «sceau» des classes privilégiées, surtout si ces fleurs étaient importées ou hors-saison. Comme en Chine, on protestait d'ailleurs contre la croissance accélérée des fleurs dans les serres : c'était aller contre la nature des saisons — ces notions écologiques étaient de première importance dans ce débat.

Cette condamnation, qui se base sur l'existence de tensions au sein des sociétés stratifiées, entre les différentes classes, entre le superflu et l'essentiel, entre le naturel et le fabriqué, appartenait à un monde séculaire. Au Proche-Orient, cependant, on trouvait des croyances religieuses qui, parfois, renforçaient ces éléments tout en y introduisant un thème nouveau. Si les Israélites acceptaient l'idée d'un Paradis, ce n'était pas un paradis rempli de fleurs rares — certainement pas si on tient à la version biblique. Même si nous nous souvenons de «la rose de Sharon», et des «lys des champs», les fleurs n'avaient, dans la Bible, qu'un faible rôle. Il en fut de même dans la religion judaïque. Etant donné l'interdiction de fabriquer des images, les fleurs ne s'incorporèrent dans l'iconographie que marginalement, et furent sans doute produites par des artisans étrangers (les Philistins). Les offrandes des fleurs, quelles qu'elles soient, n'étaient pas non plus approuvées par le Dieu-Tout-Puissant qui avait créé toutes choses. Le port de guirlandes, comme celles qui ornaient le Veau d'Or, aux temps de la chute des Israélites, étaient des caractéristiques attribuées plus à la foi païenne qu'à la vraie foi. On désapprouvait

aussi les fleurs, comme d'ailleurs toute autre offrande, parce qu'elles auraient pu être interprétées comme une tentative de persuasion auprès des ancêtres pour qu'ils interviennent dans le cours des affaires humaines, ce qui n'était permis qu'à Dieu (dans les religions strictement monothéistes). Aujourd'hui encore, on ne voit pas de fleurs dans les cérémonies juives mais seulement des cailloux posés sur le sommet de la pierre tombale, en souvenir d'une visite.

De telles idées furent reçues par le Christianisme qui, non seulement s'appropriä les tendances non-représentationnelles du Judaïsme, mais s'appropriä aussi les fleurs qui ornaient les dieux et les déesses d'autres religions païennes en l'occurrence. Ceci était particulièrement vrai pour le culte de Vénus et la fête de Floralia, où l'utilisation des fleurs était liée à la débauche sexuelle. Flora, par exemple, était le nom de la prostituée fondatrice de cette cérémonie.

Pourtant le déclin de la culture des fleurs en Europe n'est pas uniquement due à l'aspect religieux des cultes. Les premiers chrétiens étaient eux aussi, influencés par les traditions des moralistes romains, certains Pères de l'Eglise dénonçaient l'usage des fleurs aux funérailles et à d'autres occasions, comme étant du gaspillage, l'argent ainsi dépensé aurait été plus utile à d'autres causes, donner l'aumône aux pauvres par exemple. Ceci est comparable aux annonces de décès, en Angleterre comme aux Etats-Unis, qui publient : «on est prié de ne pas envoyer de fleurs». Pour certains les fleurs représentent le toujours le gaspillage, le luxe superflu et un exhibitionnisme inutile. Bien que ce «puritanisme» (cette austérité), fut un thème dominant, il y eut pourtant, comme l'indiquait Grégoire de Tours, un autre mouvement qui favorisa l'élaboration grandissante d'un rituel d'usage des fleurs. Mais cela n'empêcha pas la culture des fleurs d'être affectée, en Europe, et l'intérêt général pour les plantes cultivées de décliner.

C'est avec les oeuvres des botanistes allemands au 15^{ème} siècle, que l'Europe put rattraper la botanique chinoise. Quant aux fleurs, leur culture et leur utilisation se déve-

loppèrent dès le Haut Moyen Age avec, au 13ème siècle, l'expansion des jardins dans les monastères et les châteaux. Ce fut à cette époque que la poésie lyrique commença à se servir de l'imagerie florale et que nous trouvons tout l'ensemble de la tradition du «Roman de la Rose» ; et dans la vie réelle, la création de jardins, de roseraies, «de jardins du Paradis» dans les monastères, des jardins des demeures seigneuriales où les hommes, comme les femmes, pouvaient y trouver une retraite. C'est aussi à cette époque là que les fleurs ont réapparu «en masse» dans les rites et dans la vie de l'homme européen ; elles se mirent à proliférer dans les sculptures des constructions gothiques, de même que dans les marges des manuscrits enluminés (qu'on appelle «enluminures»), se transformant graduellement dans ce genre de peinture florale de la Hollande de la fin du 16ème siècle ; elles donnèrent lieu à l'élaboration du «langage des fleurs». J'ai cru que ce «langage», qui existait déjà dans la vie quotidienne sous une forme plus simple et plus variée, mais moins organisée, s'était développé à Paris, vers 1820 : qu'il était le produit de l'expansion de la culture bourgeoise de cette capitale du monde de «la mode», où, tout au moins, de ses aspects féminins. Je savais qu'il y avait eu des précédents, mais suivant la généalogie offerte par les écrivains eux-mêmes, tel que Louise Courtamberg (alias Charlotte de la Tour), qu'il méritait une origine venant vaguement du Proche-Orient, turque sans doute. En fait, il y a en France des exemples antérieurs, datant du 17ème siècle.

Cependant, cette origine du Proche Orient pose une question : qu'elle fut l'influence de l'Orient, (l'Afrique du Nord incluse), sur le renouvellement de l'intérêt qu'il y eut pour les fleurs et les jardins à la fin du Moyen Age et à la Renaissance ? La sévérité de l'Islam à l'égard de l'usage des fleurs dans les cimetières et les mosquées, même comme image, ne se retrouve pas dans les contextes séculaires. Il y avait une séparation très stricte entre le sacré et le profane qui a partagé, ultérieurement, les peuples de la Méditerranée. La notion du «Jardin du Paradis» venait clairement de là, des jardins irrigués, avec les quatre rivières d'Eden et le kiosque au centre ; cette

notion fut enclavée dans les célèbres jardins de l'Espagne du Sud (et dans d'autres terres conquises par les Arabes) — et d'où naquit l'un des éléments de la poésie des troubadours, et, bien sûr, certaines caractéristiques de l'architecture romane. Les fleurs elles-mêmes venaient en grande partie d'Orient. Il y avait de nombreuses variétés de roses, (quoique la rose sauvage fût native de l'Europe), l'oeillet d'Afrique du Nord, et enfin la tulipe qui vint de la Turquie et alla jusqu'aux Pays Bas où sa culture (comme celle de la pomme de terre), fut encouragée par Clausius et par le français L'Ecluse. Celle-ci prospéra dans le sol fertile du Rhin et devint le début de l'industrie de l'oignon hollandais (très productive encore aujourd'hui). C'était aussi le zénith de la peinture des fleurs de l'Ecole Hollandaise et, il faut le rappeler, l'extraordinaire phénomène de la Tulipomanie où, vers 1635, les citoyens de la République ont fait des paris extravagants sur la couleur qu'un oignon allait produire : il y avait une certaine imprécision dans cette sphère, aussi, dans les auberges comme dans les palais, les gens se mirent à parier sur le «futur» de tel oignon, créant un marché qui domina l'économie, à un point tel que les Etats Généraux durent annuler tous les crédits et toutes les dettes pour rétablir l'équilibre. C'est à partir de là que l'industrie des fleurs aux Pays Bas s'épanouit et ceci jusqu'à nos jours ; ce pays a créé, de loin, le marché le plus important du monde pour l'exportation et l'importation des fleurs (en commençant par les pépinières de l'est et du sud de l'Afrique, puis celles de la Côte d'Azur) qui fournit la plupart des fleuristes de Paris, Londres et Berlin, sans compter les exports à Hong Kong et aux Etats-Unis. Le marché des fleurs a atteint les proportions d'un commerce mondial.

Beaucoup d'autres fleurs importantes sont venues d'ailleurs, de la Chine en particulier, où, au cours du 18ème et du 19ème siècle, des expéditions de chasseurs de plantes étaient organisées pour ramasser des nouvelles variétés tel que le Camélia, le Rhododendron, le Chrysanthème, et tant d'autres. Toute la production actuelle du Chrysanthème en Occident, eut pour berceau Marseille ; en 1789 le marchand M. Blondel commença à y importer ces plantes. Cette fleur souleva un

grand intérêt, mais son importance commerciale ne pris son essor qu'après 1840 lorsque sa culture fut entreprise autour de Toulouse. C'était l'époque prospère des premiers chemins de fer reliant Paris au sud de la France. Le transport, en tant que tel, a toujours eu la plus grande importance dans le commerce des fleurs, spécialement celui des fleurs coupées. Et maintenant, on pouvait, grâce au train, envoyer des fleurs, coupées la veille à Nice, et les vendre au petit matin sur les marchés de la capitale pour desservir la clientèle toujours grandissante de la bourgeoisie. Paris avait, auparavant, été approvisionné par les jardiniers de Fontenay-aux-Roses, et d'autres banlieues. Ceci était aussi vrai pour les autres capitales et grandes villes : à Londres, les fleurs venaient des serres de la vallée de la Lea qui étaient chauffées à grands frais afin de fournir des fleurs hors-saison. Les nouveaux moyens de transport ont complètement changé la situation. Maintenant, l'avion permet aux fleurs de Colombie ou du Kenya de parvenir à Amsterdam le lendemain matin pour être immédiatement distribuées sur les marchés dans toute l'Europe. Certains horticulteurs hollandais ont même décidés de cultiver leurs fleurs dans les pays à climat chaud, comme le Botswana, réduisant ainsi les frais de chauffage et de main d'oeuvre. Ce marché, même pour les fleurs coupées, a pris de telles dimensions internationales que le sud fournit le nord en produits de luxe qui sont maintenant appréciés par tant de gens dans notre société de consommation.

C'est en même temps que cette consommation de fleurs dans les villes, qu'au début du 19ème siècle, le «langage des fleurs» se développa en France et fut vite imité par tous les pays européens. Il devint une part essentielle de l'éducation des jeunes filles de bonnes familles, (et, à un moindre degré, des jeunes gens) ; chaque fleur avait sa signification propre, et la composition d'un bouquet créait une phrase, un sentiment tout au moins. Bien que ce langage prétendait à des origines orientales (les Turcs ...), et à une généalogie locale limitée (les roses rouges avaient, de tout temps, représenté, entre autre, l'amour passionné), la table des équivalences (l'absinthe était égale à l'absence) était en grande partie la création d'écrivains, tel

Charlotte de la Tour, dont le langage était devenu «connaissance universelle» et s'inscrivait dans la tradition. On peut encore trouver ces tables dans des manuels de savoir-vivre dans la librairie du Bon Marché, ou chez les fleuristes de la rue de Buci (à Paris).

En conclusion, je voudrais discuter le point suivant : en dépit de la renaissance de la culture des fleurs en Europe — celle qui a été incorporée dans notre culture de consommation de masse et qui tendrait à diminuer la critique liée à la stratification — dans, ce que j'appelle par contraste, les cultures de luxe, il y a un certain élément de négation même de condamnation, de retenue en tout cas, dont la présence a persisté. Là encore, elle prend deux formes, l'une séculaire, l'autre religieuse. Nous avons vu comment certaines sectes, appelées hérétiques, tels que les Cathares, les Lollards, avaient tendance à suivre l'exemple des premiers chrétiens. Les protestants firent pareil, et en Angleterre, au 17ème siècle, on trouve dans la poésie que l'imagerie des fleurs et du jardin différencie les Royalistes des «Roundheads» de Cromwell ; certains de ces «Roundheads», poursuivaient l'idéologie radicale du partage des terres et des biens d'une manière qui était considérée comme très hostile à l'idée de hiérarchie des jardins. C'était aussi particulièrement vrai de la secte des Puritains et de celle des Calvinistes et de leurs héritiers : en nouvelle Angleterre, les cimetières sont dépourvus de fleurs, quoique quelques unes commencent maintenant à y faire leur apparition. Mais ce n'est pas comparable à l'abondance de fleurs qu'on trouve autour de chaque tombe, dans les cimetières du reste de l'Europe. Autour de Bologne, dans le nord de l'Italie, les visiteurs anglais et américains sont surpris de voir tant de fleurs fraîches partout, un fait qui est lié à la nature de la propriété des concessions et au système de parenté : de plus, les soins rendus à l'ancêtre défunt encouragent les visites fréquentes au cimetière (qui est associé à l'idée du Purgatoire). Les cimetières du midi de la France sont aussi «fleuris», mais avec des fleurs artificielles plutôt que de fleurs naturelles (à l'exception de la Fête de la Toussaint). Ce sont des fleurs de faïence, en majolique, ou en plastique, maintenant importé du Taïwan

(Formose) qui viennent sans doute, d'une longue tradition de fleurs faites à la main, dont on trouve encore quelques exemples dans des villages éloignés de tout.

Dans les villes comme Vintimille ou Sète, dans l'ensemble, les fleurs sont en plastique : y aurait-il une ligne de démarcation entre l'usage des fleurs fraîches et celui des fleurs artificielles ? Il y a aussi une délimitation entre le nord et le sud ; la vente des fleurs est plus prospère dans le nord que dans le sud, ce que reflètent un usage et un commerce bien plus importants. Dans le Nord, certains expriment de la surprise quand on mentionne l'usage de fleurs artificielles dans les cimetières du midi. Est-ce à dire que si on accepte les fleurs fraîches pour commémorer les morts, les fleurs artificielles (qui n'ont pas besoin d'être remplacées), seraient un rejet des attaches familiales ?

En conclusion, j'ai opposé l'Afrique aux civilisations de l'Europe et de l'Asie, en ce qui concerne la culture des fleurs, plus particulièrement la culture des fleurs domestiquées. J'ai associé leur présence à l'existence du développement avancé de l'agriculture et de l'horticulture. Ce développement rendit

possible les cultures de luxe qui permirent à «l'esthétique» comme à «l'utilitaire» de trouver leur place. Mais ces cultures de luxe, qui contiennent «le riche» comme «le pauvre» doivent être examinées pour cette raison précise. La culture renferme toujours sa propre critique. Nous trouvons ce commentaire aussi bien chez les moralistes romains que chez les premiers chrétiens qui les suivirent. Il est possible que l'absence de fleurs en Afrique soit apparentée à ces objections, qui ne devinrent explicites que dans les cultures écrites. Tenant compte des considérations théologiques, le résultat fut, dans l'Europe du Haut Moyen Age, une régression massive. La Chine ne subit pas une telle régression ; mais des doutes moraux et écologiques existaient dans ce pays. Pour des raisons politiques, la République du Peuple Chinois fit remonter ce courant souterrain ; mais il fut vite maîtrisé. L'ancienne puissance de la culture chinoise des fleurs se réaffirma, parallèlement au renouveau des traditions commerciales antérieures. Ainsi, les fleurs ne sont pas seulement un symbole, mais elles peuvent aussi être un diagnostic aux aspects variés, faisant partie d'une culture de consommation de masse, dans laquelle elles sont consommées par les dieux, les morts, ainsi que les vivants.